
L'HISTOIRE DES ALMOHADES

D'APRÈS

'Abd el-Wâh'id Merrâkechi

(Suite. — Voir les nos 202, 203, 204 et 205.)

Il lui fit en outre remettre une somme d'argent, une monture et des vêtements. Cet homme se rendit alors au village en compagnie d'hommes à pied et à cheval, et fut reçu par les habitants. Les enfants accoururent auprès d'Abd el-Mou'min, alors assis dans le parvis de la mosquée, et lui demandèrent s'il savait qui mettait tout le village en émoi : « Non, dit-il. — Eh bien ! c'est celui qui nous donnait dernièrement des leçons en même temps que toi. — Alors, reprit-il, s'il a pu monter si haut, il faut que je devienne bientôt Prince des croyants ! » La chose eut lieu comme il l'avait dit, c'est-à-dire que ses paroles étaient l'expression de la destinée.

Ibn Toûmert se dirigeant vers le Maghreb, comme nous l'avons dit, atteignit Tlemcen, et s'installa dans une mosquée dite El-'Obbâd, située en dehors de la ville. Il continua d'y mener son genre de vie ordinaire, entouré qu'il était déjà de la vénération et de la considération universelles ; nul ne le voyait sans lui rendre aussitôt respect et hommage. Il gardait un silence presque absolu et observait la plus grande réserve ; c'est à peine s'il proférait une parole lorsqu'il était en dehors de sa salle de cours. Un cheykh de Tlemcen m'a raconté le

fait suivant, qu'il tenait d'un saint homme vivant dans la retraite, en compagnie d'Ibn Toûmert, dans la mosquée d'El-'Obbâd. Ce dernier vint un jour, après la prière du soir, trouver ses compagnons de retraite et leur demanda où était tel d'entre eux. Sur la réponse qui lui fut faite qu'il était emprisonné, il se mit immédiatement en route, en se faisant précéder de l'un de ces hommes pieux. Arrivé à la porte de la ville, il frappa bruyamment pour appeler le portier et se faire ouvrir. Celui-ci s'empressa d'obéir sur le champ sans invoquer aucun faux-fuyant, [P. 132] alors que le chef même de la ville ne se serait pas fait ouvrir sans difficulté. Il pénétra dans la ville et arriva à la prison, dont les geôliers et les gardiens se précipitèrent au-devant de lui et embrasèrent le pan de sa robe. Il appela par son nom celui qu'il venait chercher et lui ordonna de sortir, ce que fit le prisonnier, sous les yeux des geôliers comme abasourdis par la présence du saint personnage, et ce dernier remmena son compagnon à la mosquée. Ainsi agissait-il en toutes choses; rien de ce qu'il voulait ne lui était difficile, il ne formait aucun plan qu'il ne réalisât, les petits étaient ses esclaves et les grands reconnaissaient sa supériorité. Pendant toute la durée de son séjour à Tlemcen, il ne cessa de recevoir des marques de considération de la part tant des chefs que des sujets, et il s'en éloigna après s'être concilié les principaux habitants et avoir conquis leurs cœurs. De là il gagna la ville de Fez, où il exposa et développa les connaissances qu'il avait, en s'attachant de préférence à prêcher la doctrine religieuse dans le sens ach'arite. Or nous avons dit que les Maghrébins goûtaient peu ce genre de connaissances et poursuivaient avec acharnement ceux qui s'en occupaient. Le gouverneur de la ville organisa alors entre lui et les *fak'ih* une discussion contradictoire dans laquelle ce docteur eut le dessus et qui le mit en évidence, car il n'avait affaire qu'à un champ vierge et à des gens qui étaient dépourvus de toute connaissance spécula-

tive autre que celle des applications juridiques. Après l'avoir entendu, les *fak'ih* insinuèrent au gouverneur de chasser de la ville leur adversaire, dont la doctrine pourrait corrompre l'esprit de la masse. Ils obtinrent gain de cause, et l'exilé gagna Merrâkech.

A son arrivée, le Prince des musulmans 'Ali b. Yoûsof, qui avait reçu des avis écrits le concernant, le fit appeler pour soutenir la discussion avec les *fak'ih* réunis ; mais aucun de ceux-ci ne comprit ce que disait Ibn Toûmert, sauf l'Espagnol Mâlik b. Woheyb (1), qui était au courant de tous les genres de connaissances, mais n'en laissait voir que ce qui était d'une défaite facile à cette époque. Il était également versé dans les sciences philosophiques, et j'ai vu de lui un ouvrage intitulé [P. 133] *Les rognures d'or, traitant des Arabes indignes*, où il est parlé des Arabes idolâtres ou musulmans qui se sont conduits d'une manière indigne, et qui comprend toutes les connaissances relatives à ce sujet. Aussi ce livre est-il, dans cet ordre d'idées, hors de pair ; il existe dans la bibliothèque des Benoû 'Abd el-Mou'min, où je l'ai vu. Ce docteur avait aussi des notions précises sur de nombreuses sciences exactes : j'ai vu tout entier écrit de sa main le *Fruit* de Ptolémée sur les thèmes astrologiques, et le traité d'astronomie intitulé l'*Almageste*, enrichi de gloses qu'il y avait ajoutées lorsqu'il avait expliqué cet ouvrage sous la direction du Cordouan H'amd Dhehebi (2). Après avoir entendu les discours de Moh'ammed b. Toûmert, Mâlik comprit [les dangers à redouter de] cet esprit subtil, de cette intelligence pénétrante et servie par un langage pompeux. Aussi conseilla-t-il au Prince des musulmans de le mettre à mort : « C'est là, lui dit-il, un corrupteur aux mauvais desseins de qui il ne

(1) Une note de la traduction d'Ibn Khallikan (II, 265) réunit les renseignements fournis sur ce personnage par notre auteur ; voir aussi Ibn Athîr (X, 402), où l'on trouve également le récit des débuts du Mahdi ; Ibn Khallikan, III, 269.

(2) Je n'ai pas trouvé de renseignements sur ce savant.

se faut pas fier; quiconque entendra ses discours embrassera son parti, et si cela se passe chez les Maçmoûda, il nous suscitera de grands ennuis. » Mais le Prince des musulmans, retenu par des scrupules religieux, ne le fit pas mettre à mort sur-le-champ. 'Ali était en effet un homme vertueux et dont les prières étaient exaucées, qui passait ses nuits à prier et ses jours à jeûner, mais qui était faible et sans énergie. A la fin de son règne, il se passa de nombreuses abominations, d'odieus scandales produits par l'intrusion des femmes dans les affaires et l'autorité qu'elles s'y arrogèrent, si bien qu'il n'y avait pas de vaurien, qu'il fût voleur ou brigand de grande route, qui ne se réclamât de quelque femme dont il s'était fait un appui pour se soustraire aux conséquences de ses méfaits.

Quand Mâlik se fut convaincu qu'il devait renoncer à obtenir la mise à mort d'Ibn Toûmert, il conseilla de le condamner à la détention perpétuelle. « Mais, lui objecta le prince, à quel titre m'emparerai-je, pour l'emprisonner, d'un musulman contre qui je n'ai pas à invoquer des charges évidentes? D'ailleurs la détention n'est-elle pas une espèce de mort? Je vais le bannir de mes États en le laissant libre d'aller où il lui plaira. » Alors le novateur suivi de ses fidèles gagna le Soûs, où il s'installa dans la localité dite Tînmelel, dont il fit le siège de sa prédication et où il fut enterré. Les notables des Maçmoûda se réunirent auprès de lui, et il commença [P. 134] à leur enseigner la science et à les inviter à la pratique du bien, sans leur dévoiler ni son but, ni ses idées de domination. Il composa à leur usage et dans leur langue un traité des articles de foi; aucun de ses contemporains en effet ne parlait cette langue avec autant d'élégance que lui. Quand ils eurent compris les sens cachés de ce traité, la considération qu'ils avaient pour lui ne fit que s'accroître; leurs cœurs étaient imbus d'amour, leurs corps étaient les esclaves de ses ordres. Quand il fut sûr d'eux, il les appela à suivre ses

doctrines, qu'il leur présenta d'abord comme tendant exclusivement à réformer les mœurs, et leur défendit d'une manière absolue de verser le sang. Au bout de quelque temps, il chargea ceux d'entre eux qu'il crut mûrs pour cela de prêcher sa mission et de se concilier les chefs kabyles ; il commença à parler du Mahdi et à faire désirer sa venue, à citer les diverses traditions écrites qui parlent de lui, et quand il eut bien pénétré les esprits de l'excellence, de la généalogie et des qualités de ce saint personnage, il revendiqua ce titre pour lui-même (1), déclara qu'il était Moh'ammed b. 'Abd Allâh et fit remonter son origine au Prophète ; il proclama ouvertement qu'il était le Mahdi impeccable et finit, à force de citations de traditions, par le leur faire accroire. On lui prêta serment en cette qualité, et lui-même dit à ses fidèles qu'il contractait envers eux les engagements qu'avaient pris les Compagnons du Prophète vis-à-vis de celui-ci. Il composa pour eux plusieurs traités roulant sur la science, entre autres celui qu'il appela *Le meilleur objet cherché* (2), et des opuscules sur les principes de la religion. Sur la plupart des points il suivait la doctrine d'Aboû' l-H'asan Ach'ari, sauf en ce qui concerne l'affirmation des attributs, qu'il niait comme les Mo'tazélites, et sauf quelques autres points peu importants ; il versait aussi quelque peu dans les doctrines chi'ites, mais il n'en laissait rien transpirer aux yeux des masses (3).

Il groupa ses disciples par catégories, dont l'une fut formée par les dix premiers qui l'avaient suivi dans ses pérégrinations et avaient tout d'abord embrassé sa doctrine ; elle s'appelait la *Communauté (djemâ'a)*. Les *Cinquante* formèrent la seconde catégorie. [P. 135] D'ailleurs

(1) Cf. *Berbères*, II, 170.

(2) Cat. des mss arabes de la Bibl. Nat., n° 1451 ; Ibn Khallikan, III, 215 ; *Berbères*, IV, 532.

(3) Sur les doctrines des Almohades, voir notamment Goldziher, *Zeitschrift d. D. M. Ges.* t. XLI, p. 30.

ces catégories comprenaient des gens originaires de diverses tribus, et non d'une seule; il les appelait *croyants (mou'minoûn)*, leur disant : « Vous êtes les seuls sur la terre à croire comme vous faites ; c'est vous que désigna le Prophète quand il dit : « Il y aura toujours dans l'Occident un groupe sachant ce qui est juste et à qui nulle défection ne nuira tant que Dieu ne l'aura pas permis. » C'est par vous que Dieu fera faire la conquête du Fârs et de Roûm, par vous qu'il anéantira l'Antechrist ; c'est de vous que sortira l'émîr qui fera la prière avec 'Isa b. Maryam (1), c'est à vous que restera le commandement jusqu'à l'arrivée de l'heure suprême. » Ces choses, ainsi que d'autres moins importantes et qu'il leur annonçait, se réalisèrent pour la plupart. « Si je le voulais, leur disait-il encore, je pourrais vous énumérer tous vos khalifes un par un. » De plus en plus entraînés par lui, ces gens lui témoignaient une obéissance absolue.

Les discours que nous venons de rapporter d'Ibn Toûmert et qui sont relatifs à la perpétuité de l'autorité des Almohades ont été versifiés par un homme d'Alger, ville qui dépend de Bougie, lequel arriva auprès du Prince des croyants Aboû Ya'k'oûb, alors à Tînmelel, et montant sur le tombeau d'Ibn Toûmert, avec une troupe d'Unitaires, récita un poème qui débute ainsi :

[T'awîl] Salut au tombeau du glorieux imâm rejeton de la meilleure des créatures, de Mohammed, à qui il ressemble par son caractère; son nom, le nom de son père, la destinée qui lui était réservée ! Salut à celui qui rappela de la mort à la vie les sciences religieuses, qui sut mettre au jour les secrets du Livre-guide ! Nous reçûmes l'heureuse nouvelle qu'il allait arriver et faire à jamais régner ici-bas l'équité et la justice, conquérir les capitales de l'Orient et de

(1) A la fin du monde le Mahdi se rencontrera avec Jésus dans la mosquée des Benoû Omeyya, à Damas, et le premier fera la prière en qualité d'imâm, le second se bornant à la répéter après lui (voir p. ex. Ibn Ayyâs, *Bedâ'i' ez-zohour*, p. 150).

l'Occident, vaincre les Arabes des plaines et des montagnes (1). Sans vouloir le décrire, (je dirai que) cinq signes le marquent clairement aux yeux de l'homme qui est dans la droite voie : l'époque, le nom, le lieu, la généalogie, une conduite sans reproche et que Dieu dirige. Il restera sept ans ou bien en vivra neuf, dit le texte authentique d'une tradition. Il a, comme le disait notre Prophète, vécu neuf ans, puis le Mahdi vous a montré la voie de Dieu ; il est suivi d'une troupe d'hommes justes qui lui servent d'auxiliaires et que tu dois honorer comme étant les frères d'Ah'med le véridique ; [P. 436] c'est la troupe que mentionnent les traditions, celle du Mahdi, celle que dirige la vérité. Ceux qui ont besoin d'aide vont incessamment à elle, mais les protecteurs et les distributeurs de la victoire ne sont qu'une (faible) troupe. Il est l'élu et l'honneur de K'ays 'Aylân, c'est de la race si louée de Mourra que sort le lieutenant et l'épée du Mahdi de Dieu (2). De ceux qui possèdent la science et l'intelligence, Dieu se sert pour abattre les plus orgueilleux, qui abandonnent la voie indiquée par la justice, par eux il tranche la vie des insolents qui ont anéanti tous les monuments de l'Islam. Ces fidèles entreprendront des expéditions guerrières contre les Arabes de la Péninsule, se rendront en Perse, autant dire qu'ils y sont déjà ; ils remporteront sur les Roûm des victoires productrices de butin, et se partageront tous leurs biens, y compris leurs boucliers. Dès la lueur du jour ils attaqueront l'Antechrist et lui feront goûter la pointe de leurs glaives acérés, pointe qui lui donnera la mort à la porte de Loudd (3), et alors surgiront des doutes de nature à agir sur ceux qui n'auront pas encore confessé l'Unité. Alors 'Isa descendra du ciel parmi eux et les appellera vers la niche de la mosquée, tandis que leur Émir remplira les fonctions d'imâm et dira avec eux la prière, après s'être à dessein fait précéder d'Isa l'Élu ; de ses deux mains il frictionnera leurs visages et leur annoncera l'auguste vérité et ce que sera, s'il disparaît, leur sort à eux et à lui, jusqu'au bout des siècles sans fin. Transmets mes salutations au Prince des croyants, puisque l'éloignement m'empêche de lui dire tout mon amour ; que le salut de Dieu soit sur lui tant que le soleil luira, tant que les humains auront à puiser de l'eau !

(1) M. à m. du Ghawr et du Nedjd.

(2) La tribu berbère à laquelle appartenait 'Abd el-Mou'min se targuait de descendre de la tribu arabe de K'ays b. Ghaylân ou K'ays Aylân (*Berbères*, I, 251), c.-à-d. de la tribu d'Adnan, à laquelle appartient aussi Mourra (C. de Perceval, t. I, tabl. VIII). Cf. la note 21, p. 217 d'Ibn Khallikân, t. III ; *Berbères*, IV, 533.

(3) C'est à Loudd que le Mahdi, assisté de Jésus, doit rencontrer et combattre l'Antechrist.

D'après une autre version, l'auteur de ce poème ne le récita pas en personne sur le tombeau, car son grand âge et son éloignement ne le lui permettaient pas; il se borna à l'envoyer et ce fut un autre qui déclama sur la tombe de l'imâm ces vers, rédigés du vivant d'Abd el-Mou'min. Dieu sait ce qu'il en est. De ce long poème je n'ai donné qu'un extrait, non à cause de sa valeur propre, mais parce qu'il cadrerait avec le chapitre précédent.

[P. 137] L'obéissance des Maçmoûda à Ibn Toûmert ne cessa pas d'augmenter; entièrement subjugués par lui, pénétrés pour lui d'un respect sans borne, ils en vinrent à ce point que s'il avait donné à l'un d'eux l'ordre de tuer son propre père, son frère ou son fils, il eût été obéi avec empressement. La chose lui fut d'ailleurs facilitée par la légèreté naturelle avec laquelle ce peuple verse le sang, légèreté qui est un des traits caractéristiques de leur nature, et qui provient du climat de la région qu'ils habitent. Aboû 'Obeyd Bekri Andaloussi, de Cordoue, raconte ce qui suit, d'après ses autorités, dans son livre intitulé *Les routes et les royaumes* (1): « Dans l'un des pays du Gharb, Alexandre reçut en présent une jument plus rapide à la course qu'aucun cheval au monde; elle n'avait aucun défaut, mais n'avait jamais poussé de hennissement. Mais quand, au cours de ses expéditions, ce prince arriva dans les montagnes de Deren (l'Atlas), où habitent les Maçmoûda, et que sa jument y eut bu, elle poussa un hennissement dont les montagnes tremblèrent. Alexandre informa le sage [Aristote] de cette circonstance et reçut cette réponse: « C'est là un pays d'iniquité et de rudesse; hâte-toi d'en sortir. » Voilà ce qu'est la région; quant à la promptitude des habitants à répandre le sang, j'en ai vu pendant mon séjour à Soûs des exemples tout à fait surprenants.

(1) C'est l'auteur dont M. de Slane a publié et traduit la partie de son ouvrage qui a trait à l'Afrique septentrionale (Alger, 1857, et *Journal asiatique*, 1859).

En 517, il mit sur pied un corps d'armée considérable formé par des Maçmoûda; la plupart des soldats provenaient de Tînmelel, à qui s'étaient joints des hommes de Soûs : « Marchez, leur dit-il, contre ces hérétiques, ces corrupteurs de la religion qui s'appellent Almoravides; appelez-les à réformer leurs mœurs, à renoncer à leur hérésie, à reconnaître l'Imâm, le Mahdi impeccable : s'ils se rendent à votre appel, ils deviendront vos frères; leurs biens seront les vôtres, vos dettes seront les leurs; sinon combattez-les, car la Loi traditionnelle (*sounna*) permet de les mettre à mort. » Il leur donna pour chef 'Abd el-Mou'min b. 'Ali, en disant qu'ils étaient les croyants [*mou'minoun*], et que c'était là leur émîr; aussi 'Abd el-Mou'min prit-il dès lors le titre d'Émîr des croyants. Cette armée marcha vers Merrâkech et rencontra à Boh'eyra, non loin de là, une forte armée Almoravide composée de guerriers de Lamtoûna et commandée par Zobeyr b. 'Ali b. Yoûsof b. Tâchefîn. [P. 138] Quand les deux armées furent en présence, les Maçmoûda envoyèrent à leurs adversaires, pour leur adresser l'appel qu'Ibn Toûmert leur avait recommandé de faire, des messagers qui furent honteusement repoussés. 'Abd el-Mou'min écrivit alors au Prince des musulmans 'Ali b. Yoûsof quelle était la nature des ordres dont Moh'ammed b. Toûmert l'avait chargé; à quoi 'Ali répondit en l'avertissant des suites que provoquerait sa séparation de la communauté (musulmane) et lui rappelant les préceptes divins relatifs à l'effusion du sang et à la provocation à la révolte. Cette réponse, loin de retenir 'Abd el-Mou'min, ne fit qu'exciter son ardeur en le persuadant de la faiblesse de ses adversaires. La bataille s'engagea et se termina par la défaite des Maçmoûda, dont beaucoup périrent; quant à 'Abd el-Mou'min, il put s'échapper avec une dizaine de ses compagnons (1).

Lorqu'on apporta cette nouvelle à Ibn Toûmert, il de-

(1) Cf. *Berbères*, II, 172; Ibn Khallikan, III, 213.

manda si 'Abd el-Mou'min avait pu s'échapper ; comme on lui répondit que oui : « Alors, dit-il, c'est comme si personne n'était mort. » Aux fuyards qui vinrent le rejoindre, il représenta cette défaite comme sans importance, leur affirmant que les morts étaient des martyrs, puisqu'ils étaient tombés en défendant la religion de Dieu et pour proclamer la loi traditionnelle. Ces discours fortifièrent leurs résolutions et excitèrent leur désir de combattre, et à partir de ce moment les Maçmoûda commencèrent des incursions sur le territoire de Merrâkech, interceptant les vivres et les approvisionnements qu'on expédiait vers cette ville, tuant et pillant tout, sans respecter personne. Une foule d'hommes reconnut leur autorité et se joignit à eux. Cependant Ibn Toûmert se livrait de plus en plus aux pratiques pieuses, sa vie devenait de plus en plus simple, pour mieux montrer qu'il ressemblait aux saints et qu'il observait rigoureusement les prescriptions de la loi, se conformant ainsi à la tradition primitive. Je tiens de quelqu'un de confiance et qui l'a vu que, à l'exemple des Compagnons, il frappait les gens qui buvaient du vin avec les manches de son vêtement, avec ses sandales ou avec des côtes de palmier. Je tiens le fait suivant d'un témoin oculaire. On amena à Ibn Toûmert un homme ivre, qu'il ordonna de châtier conformément à la loi ; alors un de ses principaux partisans, Yoûsof b. Soleymân, proposa de le mettre à la torture pour lui faire avouer d'où provenait le vin qu'il avait bu et couper ainsi le mal dans sa racine ; mais le saint personnage détourna la tête ; il la détourna encore quand son interlocuteur renouvela sa proposition. [P. 139] Celui-ci revenant à la charge une troisième fois : « As-tu réfléchi, lui répondit-il, à ce que nous ferions si cet homme nous disait qu'il l'a bu chez Yoûsof b. Soleymân ? » Son interlocuteur rougit et se tut, et après enquête on découvrit que c'étaient ses propres serviteurs qui avaient donné à boire au coupable.

Ce fait, entre plusieurs autres, augmenta encore son

prestige et sa considération, aussi bien que d'autres événements qui se réalisèrent de la façon qu'il les avait prédits. Telle était la situation ; favorable pour lui ainsi que pour les siens, tandis que les affaires des Almora-vides baissaient et que leur autorité déclinait, jusqu'à l'époque de sa mort, survenue dans le cours de l'année 524 (1), alors qu'il avait organisé l'administration et tracé aux siens le plan dont ils avaient à poursuivre la réalisation.

Gouvernement d' 'Abd el-Mou'min

Il eut pour successeur 'Abd el-Mou'min b. 'Ali, à qui les Maçmoûda prêtèrent serment de fidélité et dont la *Communauté* (*djemâ'a*) accepta l'autorité. 'Abd el-Mou'min dut sa dignité principalement aux efforts et aux démarches de trois membres de la *Communauté* : 'Omar b. 'Abd Allâh Çanhâdji, connu chez eux sous le nom d' 'Omar Aznâdj, 'Omar b. Oumezâl, d'abord appelé Façka, à qui Ibn Toûmert donna le nom d' 'Omar et que l'on connaissait sous le nom d' 'Omar Inti (2), et 'Abd Allâh b. Soleymân, originaire de Tînmelel et appartenant à la tribu dite Mesekkâla. Le reste de la *Communauté* souscrivit à ce choix, de même que les Cinquante et le commun des Almohades. En effet, Ibn Toûmert, peu de jours avant sa mort, avait réuni autour de lui ceux de ses partisans qu'on appelait la *Communauté* et les Cinquante, originaires, nous l'avons dit, de diverses tribus et n'ayant de commun que le nom de Maçmoûda. Il était accoudé, mais se mit debout à leur arrivée et commença à adresser à Dieu les louanges qu'il mérite, à invoquer ses bénédictions sur son Prophète Mahomet,

(1) La même date est donnée par Ibn Khallikân (III, 243) ; Ibn Khaldoun dit 522 en deux endroits (*Berbères*, I, 254 ; II, 173).

(2) Cf. *Berbères*, II, 168.

à prononcer en l'honneur des khalifes légitimes la formule « que Dieu soit satisfait d'eux » [p. 140], à rappeler leur fermeté religieuse, la décision dont ils faisaient preuve, le fait que pas un ne pouvait être l'objet d'un blâme dans sa conduite envers Dieu, le châtiment infligé par 'Omar à son fils à propos du vin, sa persévérance dans le vrai, et autres choses semblables. « Mais, continua-t-il, ces princes ont disparu, puisse Dieu illuminer leurs faces, les récompenser de leurs efforts, leur rendre le bien qu'ils ont fait au peuple du Prophète! — et les hommes sont devenus la proie de séductions sataniques qui rendent l'homme qui raisonne perplexe, celui qui sait comme ignorant et complice de l'erreur; car les savants, non contents de ne pas faire produire à la science son fruit (naturel), s'en sont servis comme d'un moyen d'accès auprès des rois, pour amasser les biens de ce monde et se concilier les chefs, » etc., jusqu'à ces mots : « Ensuite Dieu, qu'il soit glorifié et loué! vous a, ô peuple, gratifié de sa faveur, vous a choisi d'entre vos contemporains pour vous faire connaître sa doctrine unitaire; il vous a choisi quelqu'un qui vous a trouvés dans l'erreur et sans direction, aveugles et ne voyant pas, ignorants du bien et sans répugnance pour le mal; l'hérésie florissait parmi vous, le mensonge vous séduisait, Satan paraît à vos yeux de leurs plus beaux ornements des erreurs et des mensonges que ma langue n'ose dire crainte de se souiller, que mes paroles ne peuvent exprimer. Par lui, Dieu vous a donné la direction après l'erreur, la vue après la cécité, la cohésion après la division, la gloire après l'humiliation; il vous a soustrait au pouvoir de ces hérétiques et vous donnera en héritage leur terre et leurs demeures, à cause des (méfaits) de leurs mains et des pensées que recèlent leurs cœurs, « et Dieu n'est point le tyran des hommes »(1). Renouvelez au Dieu glorieux (l'expression de) vos pures

(1) Koran, XLI, 46.

intentions, que vos paroles et vos actes témoignent d'une reconnaissance purificatrice de vos efforts, faisant agréer vos œuvres et développer vos affaires; gardez-vous de la désunion, des tiraillements et des divergences de vues, ne soyez qu'un contre vos ennemis, et alors on vous craindra, on s'empressera de vous obéir, vos partisans augmenteront en nombre, ce sera par vous que Dieu manifestera la vérité. Sinon, vous serez livrés à l'humiliation et au mépris, la masse vous vilipendera et les grands deviendront vos maîtres. [P. 141] En toute chose alliez la clémence et la brutalité, la douceur et la dureté, et sachez, en outre, qu'à l'avenir rien ne réussira à ce peuple que par les moyens déjà employés. Nous avons choisi l'un d'entre vous pour en faire votre chef, après l'avoir mis à l'épreuve en toute circonstance et à tout moment, comme initiateur et exécuteur; nous avons scruté ses pensées et leurs manifestations, et toujours nous avons vu sa foi ferme et sa conduite prudente, de sorte que j'espère ne pas me tromper. C'est d'Abd el-Mou'min qu'il s'agit : écoutez-le et obéissez-lui aussi longtemps qu'il écouterait son Maître et lui obéira; s'il change, se détourne ou hésite, les Almohades sont bénis de Dieu; que le Seigneur suprême investisse qui il voudra d'entre ses serviteurs! » On prêta serment à Abd el-Mou'min; Ibn Toûmert invoqua les faveurs célestes et passa ses mains sur la face et la poitrine de chacun des assistants. Ainsi fut conféré le pouvoir à Abd el-Mou'min. Quant à Ibn Toûmert, il mourut peu après cette cérémonie.

Abd el-Mou'min b. Ali b. Alwa (1) Koûmi était le fils d'une femme libre, appartenant également aux Koûmiya et provenant du groupe des Benoû Modjber (2);

(1) Probablement le Ya'la d'Ibn Khaldoun (*Berbères*, I, 251); du Kartâs, éd. Tornberg, p. 119, et d'Ibn Khat'ib (ms 586 d'Alger, f. 213).

(2) Abd el-Mou'min appartenait à la famille des Benoû Abed, dit

il naquit dans le village de Tâdjerâ (1), de la circonscription de Tlemcen. Il avait, raconte-t-on, l'habitude de dire, en parlant des Koûmiya : « Nous descendons de K'ays 'Aylân b. Mod'ar b. Nizâr b. Ma'add b. 'Adnân ; nous ne tenons aux Koûmiya que pour être nés et avoir été élevés parmi eux ; ils sont nos oncles maternels. » C'est ainsi que j'ai entendu parler ceux de ses enfants et petits-enfants que j'ai vus : tous ils font remonter leur origine à K'ays 'Aylân b. Mod'âr ; c'est là-dessus également que s'appuient les prédicateurs pour le traiter, en le nommant après Ibn Toûmert, de « son coparticipant à la glorieuse origine. » Né à la fin de 487, sous le règne de Yoûsof b. Tâchefîn, il mourut en djomâda II 558 ; la durée de son règne proprement dit fut de 21 ans, depuis la mort d'Ali b. Yoûsof, Prince des musulmans, [P. 142] en 537, où il exerça réellement le pouvoir jusqu'à ce que lui-même mourut à la date ci-dessus. Il était blanc (de peau) et avait les cheveux très noirs ; son corps robuste et de taille moyenne était haut en couleur ; le visage était beau et la voix claire ; il s'exprimait avec élégance et de la manière la plus convaincante ; il était très sympathique et personne ne pouvait le voir sans devenir aussitôt son ami. Toutes les fois, m'a-t-on dit, qu'Ibn Toûmert le voyait, il récitait ces vers :

[Basît'] Les qualités qui te distinguent sont chez toi dans leur

Ibn Khaldoun (*Berbères*, I, 251), qui ne cite pas les Benoû Modjber parmi les branches des Koûmiya (*ib.*):

(1) Ce nom est écrit تاجرة dans le *Merâcid* (I, 194) : « petite ville du Maghreb, sur le littoral (dépendant) de Tlemcen » ; Ibn Khallikan (texte, p. 432 ; trad. II, 184) ; Ibn Athîr, X, 401, 409, 410. Le *Kartâs* (p. 119, l. 12) orthographie comme Merrâkechi et place cette localité à trois milles du port de Honeyn ; le *Merâcid* (III, 326) se borne à dire qu'elle dépend de Honeyn. C'est à Tagrart qu'Ibn Khaldoun (*Berbères*, I, 252) fait naître le fondateur de la dynastie almohade. Ces deux noms paraissent également être confondus par Ibn Athîr (X, 409 et 410), mais le *Kartâs* les distingue (pp. 119 et 123 ; trad. Beaumier, pp. 261 et 269 ; Bargès (*Tlemcen*, 182 et 186 ; *Merâcid*, I, 212 ; *Berbères*, II, 179 et 76). Edrîsi (p. 92) est muet.

plein développement, et c'est par toi que nous sommes tous joyeux et contents; car le rire te fait montrer tes dents, ta main est libérale, ta poitrine dilatée, ta face épanouie (1).

Il eut seize enfants mâles: Mohammed qui était l'aîné et l'héritier présomptif, et qui fut (plus tard) détrôné; 'Ali, 'Omar, Yoûsof, 'Othmân, Soley mân, Yah'ya, Isma'îl, El-H'asan, El-H'oseyn, 'Abd Allâh, 'Abd er-Rah'mân, 'Isa, Moûsa, Ibrâhîm et Ya'k'oûb (2).

Quant au vizirat, celui qui occupa d'abord ce poste dans les premiers temps qu'"Abd el-Mou'min exerça l'autorité fut Aboû H'afç 'Omar Aznâdj; mais quand ce prince fut devenu libre maître du pouvoir, il jugea que cette situation, vu le rang d'"Aboû Hafç parmi eux, était au-dessous de son mérite, et il conféra à la fois les titres de vizir et de secrétaire à Aboû Dja'far Ah'med b. 'At'iyya. Ce personnage, qui est pour cette raison cité parmi les vizirs aussi bien que parmi les secrétaires, garda ces deux situations jusqu'à la conquête de Bougie, où le prince prit comme secrétaire Aboû'l-K'âsim K'âlemi, le Bougiote, dont nous parlerons, et qui comptait parmi les plus intelligents. Aboû Dja'far resta vizir jusqu'en 553, où 'Abd el-Mou'min l'ayant fait mettre à mort et ayant confisqué ses biens, le remplaça par 'Abd es-Selâm [b. Moh'ammed] Koûmi. Ce dernier, appelé le *favori* (mok'arreb) à cause de la faveur dont il jouissait auprès de son maître, resta en place jusqu'à ce que celui-ci le fit étrangler en 557 (3). Son fils 'Omar (4) le remplaça et garda sa situation jusqu'à la mort d'"Abd el-Mou'min.

(1) Ces deux vers se retrouvent dans le *Kartâs* et dans Ibn Khalikan (II, 183).

(2) Cette liste n'est pas tout à fait la même que celle du *Kartâs* (p. 132).

(3) Il fut empoisonné en 555 (*Kartâs*, 130; *Berbères*, II, 196). La première édition du texte de Merrâkechi porte aussi la date de 555.

(4) Cet 'Omar doit être le fils d'"Abd el-Mou'min qu'on appelle souvent Aboû H'afç (*Berbères*, II, 196; *Kartâs*, 133).

Secrétaires. — Aboû Dja'far Ah'med b. 'At'iyya, cité parmi les vizirs, avait, [P. 143] avant de servir 'Abd el-Mou'min et la dynastie Lamtoûnienne, été attaché comme secrétaire à 'Ali b. Yoûsof vers la fin du règne de celui-ci, ainsi qu'à Tâchefîn b. 'Ali b. Yoûsof. Quand leur pouvoir prit fin, il s'enfuit et changeant de costume revêtit celui de l'armée (*djond*); il était en effet bon tireur et fit partie du corps de troupes envoyé contre Soûs pour y combattre un chef insurgé. Le commandant de ce corps d'armée était Aboû H'afç 'Omar Inti, déjà cité comme membre de la *Communauté*. Après la défaite et la mort de ce chef et la dispersion de ses partisans, on désigna Aboû Dja'far, en faisant connaître ce qu'il était, à Aboû H'afç, qui cherchait quelqu'un capable d'écrire en son nom aux Almohades, à Merrâkech, le récit des événements. Sur l'ordre de ce chef, il rédigea une dépêche relative à cette affaire et dont la plus grande partie est fort belle : sa longueur seule m'empêche de la transcrire ici. 'Abd el-Mou'min la trouva fort à son goût : il fit venir l'auteur et le nomma son secrétaire; il y ajouta la charge de vizir, tant il lui reconnut le cœur ferme et l'intelligence sûre. Aboû Dja'far resta vizir jusqu'à ce que son maître le fit mettre à mort à la date ci-dessus indiquée. Voici, d'après mes renseignements, la cause de cette condamnation à mort. Le vizir avait épousé la fille d'Aboû Bekr b. Yoûsof b. Tâchefîn, connue sous le nom de Bint eç-Çah'râwiyya; le frère de celle-ci, le *champion* des Almoravides bien connu, était désigné aussi par le nom de Yah'ya b. eç-Çah'râwiyya. Yah'ya continua d'occuper une haute situation sous les Almohades, qui le donnèrent pour chef à ceux des Lamtoûna qui embrassèrent l'Unitarisme. Il conserva le rang et les honneurs dont il était digne jusqu'au jour où l'on rapporta à 'Abd el-Mou'min certaines de ses paroles et de ses actions; elles excitèrent la colère de ce prince, qui en parla à sa cour et songea, paraît-il, à s'assurer de sa personne. Le vizir Aboû Dja'far, dans l'intention

de rester à la fois [P. 144] fidèle à son maître et de prévenir son beau-frère, parla à sa femme en ces termes : « Dis à ton frère qu'il se tienne sur ses gardes ; quand demain nous le convoquerons, qu'il s'excuse et feigne d'être malade ; s'il le peut, qu'il prenne la fuite et se réfugie dans l'île de Majorque. » Ainsi prévenu, Yah'ya se dit malade et près de mourir. Les principaux de ses amis étant venus le voir et l'interrogeant sur sa maladie, il révéla à quelqu'un en qui il avait pleine confiance l'avis que lui avait fait passer le vizir, et ce confident rapporta la chose dans tous ses détails à l'un des enfants d'Abd el-Mou'min. Telle fut la principale raison de la condamnation à mort d'Abou Dja'far. Le prince fit enchaîner et emprisonner Yah'ya, que la mort seule délivra de sa prison.

A Abou Dja'far succéda en qualité de secrétaire Abou'l-Kâsim 'Abd er-Rah'mân K'âlemi, originaire d'un village des environs de Bougie nommé K'âlem. Concurrément avec lui les mêmes fonctions étaient remplies par Abou Moh'ammed 'Ayyâch b. 'Abd el-Melik b. 'Ayyâch, originaire de Cordoue.

Sous son règne exercèrent les fonctions de k'âd'i Abou Moh'ammed 'Abd Allâh b. Djebel (1), originaire de la ville d'Oran, qui dépend de Tlemcen ; puis 'Abd Allâh b. 'Abd er-Rah'mân, dit el-Mâlak'i, qui resta en place jusqu'à la mort d'Abd el-Mou'min et dans les premiers temps du khalifat d'Abou Ya'k'oûb [successeur de ce dernier].

'Abd el-Mou'min aimait et recherchait les savants, qu'il comblait de bienfaits. Il les appelait de partout pour les faire vivre auprès de lui et dans le voisinage de la cour, leur attribuait de gros traitements, les exaltait et honorait publiquement. Il partagea les savants en deux catégories, ceux des Almohades et ceux des villes (de la cour), après que les Maçmoûda eurent reçu d'Ibn

(1) Le *Kartâs* cite parmi les secrétaires un 'Abd Allâh b. H'abl (?)

Toûmert ce nom d'Almohades, provenant du zèle avec lequel ils s'adonnèrent à l'étude de la foi, ce que n'avait fait jusqu'alors personne de leur région.

Quand à 'Abd el-Mou'min lui-même, [P. 145] c'était un homme aux hautes ambitions et au caractère pur; tout plein d'une dignité qu'il semblait tenir de race, il ne trouvait de satisfaction que dans des choses d'un ordre relevé. Le très savant jurisconsulte Abou'l-K'âsim 'Abd er-Rah'mân b. Moh'ammed b. Abou' Dja'far le vizir m'a raconté le fait suivant, que lui avait raconté son père comme le tenant lui-même du sien, le vizir Abou' Dja'far :

« Un jour, disait ce dernier, je me rendis auprès d'Abd el-Mou'min, qui était installé dans un pavillon donnant sur un jardin où les fruits mûrs et les fleurs épanouies couronnaient des rameaux sur lesquels les oiseaux gazouillaient à l'envi, et aussi parfaitement beau qu'on peut le rêver. Je m'assis après lui avoir adressé mes salutations et me mis à regarder à droite et à gauche, ravi d'admiration devant la beauté du spectacle. « Abou' Dja'far, me dit-il, tu regardes bien ce jardin! — Puisse Dieu, répondis-je, prolonger la vie du Prince des Fidèles! Par ma foi, c'est un magnifique spectacle! — C'est là, Abou' Dja'far, ce que tu appelles un magnifique spectacle? — Certes, repris-je. » Mais le prince ne me dit plus rien. Deux ou trois jours après, eut lieu par ses ordres une revue des soldats sous les armes. Les troupes commencèrent à défiler, tribu par tribu, bataillon par bataillon, tous plus beaux les uns que les autres par leur armement, par la qualité des montures, par leur apparence de force. A cette vue le prince qui, d'un lieu surélevé, dominait le défilé, se tourna de mon côté : « Voilà, me dit-il, ce qui est un spectacle magnifique, et non tes fruits et tes arbres! »

Après la mort d'Ibn Toûmert, 'Abd el-Mou'min ne cessa de conquérir provinces sur provinces et d'étendre sa domination, de sorte que des populations nombreu-

ses lui obéissaient. Sa dernière conquête dans les pays soumis aux Almoravides fut la ville de Merrâkech, capitale du Prince des musulmans soutien de la religion, 'Ali b. Yoûsof b. Tâchefîn, ce qui eut lieu après la mort naturelle, arrivée en 537, de ce dernier prince, lequel avait, de son vivant, désigné pour son successeur son fils Tâchefîn; mais la fortune empêcha la réalisation de sa volonté, et le désir qu'il avait de voir son fils régner après lui ne fut pas exaucé.

A la mort de son père, Tâchefîn se dirigea sur Tlemcen, mais l'espoir qu'il fondait [P. 146] sur les habitants de cette ville ayant été déçu, il gagna Oran, à trois étapes de Tlemcen. Les Almohades l'y assiégèrent et le pressèrent si vivement qu'il en sortit tout armé et monté sur une jument grise, et se précipita dans la mer, où il trouva la mort. On dit que ses ennemis repêchèrent son cadavre et qu'après l'avoir crucifié ils le brûlèrent. Dieu sait ce qu'il en est. Tâchefîn avait régné, depuis le jour de la mort de son père jusqu'à ce que lui-même périt à Oran dans les circonstances que nous venons de dire, en 540 (1), trois ans moins deux mois. Pendant toute cette période, il ne put se fixer nulle part, car le pays le repoussait toujours et les révoltes étaient incessantes.

Après être entré à Merrâkech, 'Abd el-Mou'min fit rechercher le plus soigneusement possible le tombeau du Prince des musulmans, mais en vain, la volonté divine le tint caché après sa mort de même qu'elle l'avait tenu caché de son vivant. Telle est l'ordinaire et excellente manière de faire de Dieu à l'égard des hommes de bien réformateurs.

Avec la mort du Prince des musulmans et de son fils cessa dans le Maghreb la prière en l'honneur des Abbâsides; leur nom n'a plus jusqu'à présent retenti du haut

(1) En 539 selon les *Berbères* (II, 178) ou 541 (*Ib.* 85); en 539 selon le *Karlâs* (p. 122) et Ibn Athîr (X, 409), qui donne des détails sur la mort de ce prince. Zerkechi (p. 5) donne aussi la date du 27 ramadân 539.

d'aucune chaire, sauf en Ifrîkiyya pendant un petit nombre d'années, où cette province était entre les mains de Yah'ya b. Ghâniya, l'insurgé de l'île de Majorque, dont nous parlerons. Les Almoravides avaient régné, depuis leur établissement dans le territoire de Merrâkech jusqu'à leur disparition complète par suite de la mort du Prince des musulmans et de son fils, environ 76 ans.

Quand toutes les provinces du Maghreb el-Ak'ça qui obéissaient antérieurement aux Almoravides se furent soumises à 'Abd el-Mou'min et que les habitants eurent reconnu son autorité, ce prince quitta Merrâkech à la tête d'une armée considérable et marcha contre Yah'ya b. el-'Azîz b. el-Mançoûr b. el-Montaçir Çanhâdji, qui régnait à Bougie et dans le territoire qui en dépend jusqu'à Sîwisîrât, localité frontière entre cet État et celui des Lamtoûna. Cette expédition eut lieu en 540 (1). 'Abd el-Mou'min assiégea Bougie [P. 147] de si près que Yah'ya b. 'Abd el-'Azîz, se voyant hors d'état de résister avec avantage, s'enfuit par mer à Bône, qui est la première ville de la frontière d'Ifrîkiyya, et de là gagna Constantine du Maghreb. Poursuivi par les troupes de son ennemi, il se rendit et fut amené à 'Abd el-Mou'min, qui avait pris l'engagement de respecter sa vie et celle de ses femmes. L'Almohade pénétra à Bougie, où il se fit reconnaître, de même qu'à K'al'a des Benoû H'ammâd, qui était le fort principal et le mieux défendu des Çanhâdja, le berceau et le centre de leur puissance. Yah'ya, de même que son père El-'Azîz, son grand-père et son arrière-grand-père El-Mançoûr et El-Montaçir, ainsi que leur aïeul à tous, H'ammâd, appartenaient à la secte des Benoû 'Obeyd, dont ils étaient les partisans et les soutiens. C'est de ce pays, celui des Çanhâdja, qu'est sortie la secte 'Obeydite, c'est ce peuple qui l'a mise au jour, propagée et soutenue. Le pouvoir et la dynastie des

(1) En 546 selon les *Berbères* (II, 189) et le *Kartâs* (p. 125); en 547 selon Ibn Athîr (XI, 103, dont le récit est assez détaillé.

Benouï H'ammâd restèrent puissants et incontestés jusqu'au jour de leur chute complète, alors qu'Abouï Moh'ammed 'Abd el-Mou'min b. 'Ali annexa, à la date indiquée, leur territoire à son empire.

Devenu maître de Bougie, de K'al'a et des pays qui dépendent de ces deux villes, ce prince installa des Almohades chargés de les garder et de les défendre, sous la direction de son fils 'Abd Allâh ; puis il rebroussa chemin vers Merrâkech, accompagné de Yah'ya b. el-'Azîz, prince des Çanhâdja, et des principaux officiers de celui-ci, qui furent incorporés dans l'armée conquérante et à qui, dès leur arrivée à Merrâkech, furent assignés de vastes demeures, des montures de choix, des vêtements magnifiques et des traitements élevés. Yah'ya fut tout particulièrement bien pourvu et jouit auprès de son vainqueur, qui l'honorait d'une faveur sans pareille, d'un haut rang et d'une grande considération. Il m'est revenu de plusieurs côtés qu'un jour, à l'audience d'Abd el-Mou'min, comme on se plaignait de la difficulté de se procurer de la petite monnaie, [P. 148] Yah'ya b. el-'Azîz dit : « Pour moi, je souffre beaucoup de cette pénurie ; quotidiennement mes serviteurs m'adressent leurs plaintes de la difficulté qu'ils éprouvent, à cause de cette rareté de la petite monnaie, à faire la plupart de leurs achats. » En effet, on frappe d'ordinaire au Maghreb des demi-dirhems, des quarts, des huitièmes et des seizièmes (*kharroub*) ; ces petites monnaies ont cours partout et contentent tout le monde, car tous les objets ont leur équivalent. Quand Yah'ya b. el-'Azîz sortit de l'audience, 'Abd el-Mou'min le fit suivre de trois bourses pleines de menue monnaie, en lui faisant dire par le porteur : « Aussi longtemps que tu resteras à notre cour, tous tes souhaits seront exaucés. »

Pendant son séjour à Merrâkech, 'Abd el-Mou'min donna tous ses soins aux devoirs du gouvernement en ce qui concerne la construction d'hôtels, l'édification de forteresses, les préparatifs d'armement, la sou-

mission des rebelles, la sécurité des routes, le bien-être de ses sujets et autres occupations qui lui étaient familières.

Après le règne du Prince des musulmans Abou l-H'asan 'Ali b. Yoûsof, la situation de la Péninsule hispanique devint des plus troublées, car les Almoravides s'abandonnant les uns les autres cédèrent à leur amour du repos et de la tranquillité, et tombèrent sous l'autorité des femmes. Devenus l'objet du mépris et du dédain des habitants, ils excitèrent l'audace des ennemis, et les Chrétiens se rendirent maîtres de nombreuses places fortes voisines de la frontière. Aux causes de trouble que nous venons de dire, il faut ajouter la révolte d'Ibn Toumert à Soûs, ce qui détourna l'attention d' 'Ali b. Yoûsof, occupé de ce côté, du soin des affaires d'Espagne. Enhardis par l'état de faiblesse où ils voyaient la dynastie Almoravide, les notables espagnols chassèrent les gouverneurs qui étaient installés chez eux, et chacun prétendant être maître sur son propre territoire, peu s'en fallut que le pays ne retombât dans le même état qu'après la chute de la dynastie Omeyyade. Fraga fut conquise par le roi d'Aragon (que Dieu maudisse!), qui se rendit aussi maître de Saragosse (puisse Dieu la rendre aux musulmans!) et de nombreux cantons de cette région. Les habitants de Valence, de Murcie [P. 149] et de l'Espagne orientale tombèrent d'accord pour reconnaître l'un des principaux officiers du *djond*, 'Abd er-Rah'mân b. 'Iyâd', qui était d'entre les plus purs et les meilleurs du peuple de Mahomet. Je tiens de maints et maints de ses compagnons que ses prières étaient toujours exaucées. Entre autre traits de caractère remarquables, il était le plus compatissant des hommes et le plus prompt à verser des larmes, mais quand il prenait ses armes et montait à cheval, nul n'osait l'affronter, aucun héros ne lui pouvait résister. Les chrétiens le comptaient pour cent cavaliers et

s'écriaient en voyant son étendard : « Voilà Ibn 'Iyâd', voilà cent cavaliers ! » Grâce à cet homme de bien, la protection divine ne permit pas à l'ennemi d'atteindre ces régions, tant la terreur qu'il inspirait aux Chrétiens tenait ceux-ci à l'écart. Ibn 'Iyâd' assura ainsi la tranquillité de l'Espagne orientale jusqu'à l'époque de sa mort (Dieu ait pitié de lui, éclaire sa face et le récompense de ses efforts !), dont j'ignore la date exacte.

Il eut pour successeur dans le gouvernement de ce pays Moh'ammed b. Sa'd, connu là-bas sous le nom d'Ibn Merdenîch, qui avait été attaché à sa personne en qualité d'écuyer et d'intendant (1). Quand Ibn 'Iyâd' fut près de mourir, l'armée et les principaux habitants qui l'entouraient lui demandèrent de désigner celui qui devait désormais les guider et firent allusion à son fils : « Il est, dit le mourant, peu propre à ce poste, car j'ai ouï-dire qu'il boit du vin et néglige la prière. Si vous le voulez, je n'y puis rien ; mais prenez plutôt cet homme, » dit-il en montrant Moh'ammed b. Sa'd, « il montre de l'énergie et est très riche ; il est possible que par lui Dieu étende sa faveur sur les musulmans. » Ibn Sa'd dirigea, en effet, les affaires du pays jusqu'à sa mort, arrivée en 568.

Les habitants d'Almería, après avoir également expulsé les Almoravides et avoir discuté qui ils choisiraient, voulurent décerner le pouvoir au kâ'id Aboû 'Abd Allâh b. Meymoûn, qui n'était pas de leur ville mais de Dénia. Ce chef refusa en disant : « Je ne suis que l'un de vous ; mon élément c'est la mer, où j'ai acquis ma réputation, et c'est là que je serai votre homme contre quiconque vous attaquera de ce côté ; mais choisissez pour vous gouverner [P. 150] tout autre que moi. » Ils prirent alors comme chef l'un d'entre eux, 'Abd Allâh b. Moh'ammed, connu sous le nom d'Ibn er-Remîmi, dont l'autorité subsista jusqu'au jour où les chrétiens, pénétrant dans la ville

(1) Sur ce personnage, voir les *Berbères* (II, 194) ; Ibn Khallikan (IV, 471 et 478) ; Ibn Athîr (XI, 102, 148, 186, 187, 235, 246).

par terre et par mer, massacèrent les habitants, réduisirent en captivité les femmes et les enfants et livrèrent tout au pillage, ce qui serait long à décrire.

Quant à Jaën et à son territoire, jusqu'au fort de Segura et aux places frontières avoisinantes, celui qui les gouvernait était un nommé 'Abd Allâh, du père de qui j'ignore le nom, et qui était appelé là-bas Ibn Hamouchk (1); il paraît qu'il régna aussi pendant quelques jours à Cordoue.

Quant à Grenade et à Séville, elle continuèrent d'obéir aux Almoravides.

Telle était, à la fin de la dynastie Almoravide, la situation de l'Espagne vue d'ensemble; mais il y a de nombreux détails concernant les châteaux, les forteresses et les petites villes, que je dois laisser de côté crainte de longueur et parce qu'ils sont peu connus.

L'ouest de l'Espagne vit s'élever des fauteurs de troubles et des chefs de partis qui troublèrent les intelligences ignorantes et attirèrent à eux les cœurs de la masse. Tel fut Ah'med b. K'asi, qui commença par élever des prétentions au gouvernement et qui était passé maître en fait de ruses et de tours de passe-passe, sans compter qu'il pratiquait la rhétorique et faisait profession d'éloquence; puis il se donna comme Mahdi; ces renseignements, je les tiens de diverses sources sûres. Mais il ne réussit dans aucun de ses projets, et ses partisans se retournèrent contre lui. C'est dans le château-fort de Mertola, déjà cité dans l'histoire de la dynastie 'Abbâdide, qu'il se révolta. C'est de là que, après l'avoir abandonné, ses partisans le firent sortir par ruse à l'aide d'émissaires qu'ils lui envoyèrent secrètement. Les Almohades s'emparèrent alors de sa personne et l'envoyèrent sur la côte d'Afrique, où on le présenta à 'Abd el-Mou'min : « Je sais, dit celui-ci, que tu as pré-

(1) Ibrâhîm b. Homochik des *Berbères* (II, 195 et 199; cf. Ibn Athîr, XI, 102, 186 et 187).

tendu être le Mahdi! — N'y a-t-il pas, répondit entre autres choses le prisonnier, deux aurores, la fausse et la vraie? Eh bien! j'étais la fausse! ». 'Abd el-Mou'min se mit à rire et lui pardonna. Le vaincu resta à sa cour [P. 151] jusqu'à ce qu'il fut tué par certains de ceux qui avaient embrassé son parti en Espagne. De cet Ibn K'asi on raconte des faits honteux caractérisés par l'impiété et le mépris de tout principe de gouvernement, et que je passe sous silence pour m'occuper de sujets plus importants.

Le développement dans le Maghreb el-Ak'ça de la puissance des Maçmoûda attira les regards des notables de l'Espagne occidentale, qui de jour en jour se mirent à aller les trouver et procédèrent à l'envi à un véritable exode. De la sorte nombre de régions de la Péninsule reconnurent l'autorité de cette dynastie, par exemple Algéziras et Ronda, puis Séville, Cordoue et Grenade. Celui qui procéda à ces conquêtes fut le cheykh Abou H'afç 'Omar Inti, déjà cité comme membre de la *Communauté*. C'est ainsi que l'Espagne occidentale se soumit au pouvoir nouveau.

Dans cette situation, 'Abd el-Mou'min rassembla des troupes nombreuses, et s'embarqua à Ceuta pour la Péninsule; il aborda au lieu dit Djebel T'ârik', qu'il dénomma Mont de la Victoire (*Djebel el-Fath'*), où, pendant un séjour de quelques mois, il éleva de vastes palais et fonda une ville encore existante. Les principaux du pays s'y portèrent pour prêter serment d'obéissance: tels par exemple les gens de Malaga, de Grenade, de Ronda, de Cordoue, de Séville, et lieux avoisinants et en dépendant. Le prince tint en cet endroit une grande audience où il vit rassemblés autour de sa personne des personnages, des chefs, des notables et des princes, tant du pays que de l'Afrique septentrionale (*'Adwa*), formant une réunion telle qu'aucun prince avant lui n'en avait vu autant. Ce fut la première fois qu'il invita les poètes, qu'il n'avait jusqu'alors reçus que sur leur demande.

Au nombre de ceux qui s'y trouvèrent et dont la plupart étaient des hommes distingués, figurait Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed b. H'abboûs, habitant de Fez, qui employait dans ses vers à peu près le même procédé que Moh'ammed b. Hâni Andalosi, c'est-à-dire qu'il recherchait les expressions ronflantes, les mots pompeux et tragiques, mais vides; seulement ce dernier avait plus de talent naturel et plus de douceur dans son style. Ibn H'abboûs déclama ce jour-là [P. 152] une k'acîda où il s'est montré supérieur, et dont je n'ai présents à la mémoire que ces deux vers :

[Kâmil] La fortune a atteint, grâce à votre direction, le but qu'elle espérait; et cette époque a appris à connaître la justice; elle comptait qu'un jour la direction revêtirait une forme visible, et cela s'est réalisé.

Ibn H'abboûs, qui est auteur de nombreuses k'acîda, jouissait de considération auprès de ce prince, sous lequel il arriva à l'opulence, ainsi qu'auprès de son fils Aboû Ya'k'oûb. Sous les princes de Lamtoûna il était l'un des poètes favorisés; mais à la suite d'inconséquences qui parvinrent à leur connaissance, il dut s'enfuir en Espagne, où il resta caché, sans se fixer nulle part, jusqu'à la chute de cette dynastie. Son fils 'Abd Allâh m'a lu l'anecdote suivante, sur l'autographe de son père: « J'entrai un jour à Silves, l'une des villes d'Espagne, n'ayant pas mangé depuis trois jours. Je demandai à qui l'on pouvait s'adresser en cet endroit, et un habitant m'indiqua Ibn el-Milh'. Je me rendis alors chez un papetier qui, sur ma demande, me donna un encrier et un bout de papier, et j'écrivis des vers à la louange de celui dont on m'avait dit le nom, puis je me rendis chez lui. Je trouvai cet homme dans le vestibule, et il répondit des plus gracieusement à mon salut, m'accueillant de la façon la plus aimable. « Je suppose, me dit-il, que tu es étranger? — En effet, répondis-je. — Et à quelle classe d'hommes appartiens-tu? — Je suis, dis-je, littérateur,

je veux dire poète, » et je me mis à lui réciter les vers que je venais d'écrire. Il les reçut très bien, me fit entrer chez lui, et me faisant servir de quoi manger, il déploya dans sa conversation plus d'amabilité que je n'ai jamais vu. Le moment étant venu pour moi de prendre congé, il sortit et rentra bientôt, suivi de deux serviteurs porteurs d'un coffre qu'il leur fit déposer devant moi. Il l'ouvrit et en sortit 700 dinars almoravides qu'il me donna : « Voilà ton bien », dit-il ; puis, me remettant une bourse contenant 40 mithk'al : « [P. 153] Voici ce dont je te fais cadeau. » Tout surpris de ces paroles, qui étaient pour moi une vraie énigme, je demandai d'où venait « mon bien ». — « Sache, reprit-il, que j'ai immobilisé une terre provenant de mes biens et dont la récolte annuelle est de cent dinars, au profit des poètes. Or pas un n'est venu me trouver depuis sept ans, grâce aux troubles incessants qui désolent la contrée, et ainsi s'est accumulée la somme qui t'est remise. Quant aux quarante autres dinars, ils proviennent de mes revenus personnels ». — C'est ainsi qu'entré chez lui affamé et misérable, j'en sortis rassasié et riche. »

E. FAGNAN.

(A suivre).

Pour tous les articles non signés :

Le Président,

L. RINN.